

A watercolor illustration of a face, with swirling blue and white patterns around it. The face is partially obscured by the text and the cliff. The overall style is soft and artistic.

COLAS DROIN

Bittersweet

ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition

Twitter.com/is_edition

Google.com/+is-edition

© 2017 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-143-4

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-144-1

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli

Illustration de couverture : Les Solot

Tous nos remerciements à Léon Laverda pour l'illustration de couverture.

Collection « Graines d'écrivains »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

COLAS DROIN

Bittersweet

ISEDITION

RÉSUMÉ

Marc, adolescent à la sensibilité et l'imagination débordantes, subit de plein front le cancer de Lucie, sa petite sœur de huit ans.

Alors que les aller-retours à l'hôpital se font plus fréquents, il dérive progressivement dans l'onirique afin d'oublier la réalité du quotidien...

Trouvera-t-il dans ses rêves une explication à la vanité du mal ?

Dans le style francisé de J. D. Salinger, Bittersweet ("tendre-amer" en anglais) raconte l'histoire d'un jeune schizophrène perdant peu à peu ses repères face à la progression de la maladie de sa sœur. Les thèmes abordés y sont parfois un peu durs, mais toujours traités avec humour. L'humanité du personnage principal, ses questions sur la religion, la beauté, ainsi que son incompréhension face à l'injustice du monde sont mises au premier plan.

*À cette histoire, écrite à l'encre de mes larmes.
Aux larmes, qui permettent aux lumières d'étinceler.
Aux étincelles, qui recréent indéfiniment la vie.
À la vie, qui fait naître les histoires.*

« Cet homme [...] cherche à se persuader que la solitude, la souffrance, les épreuves, sont bonnes, nécessaires, que l'homme se fait dans la souffrance. Je crois que la joie est plus utile. »

René Barjavel

« Tout va bien se passer. »

C'est tout ce qu'a dit le docteur avant l'opération. La petite m'a souri, m'a pris la main, puis l'infirmière lui a mis un masque sur le visage. Ses fossettes sont apparues une dernière fois, et elle s'est endormie. J'ai tenu ses doigts en retenant mes larmes et j'ai regardé le brancardier l'emmener au fond du couloir vert. Je me sentais un peu triste, un peu inquiet aussi. Maman a passé son bras autour de mon épaule et j'ai vu qu'elle allait pas super bien non plus. J'ai hésité à la réconforter, mais j'étais pas sûr que ça lui plaise, j'étais trop jeune. J'avais quinze ans, alors clairement, c'était plutôt à elle de me rassurer. À contrecœur, j'ai retiré son bras de mon épaule pour pas qu'on nous voie comme ça et j'ai dit :

« T'inquiète pas, le docteur a dit que tout irait bien. »

Puis :

« Tu m'achètes une glace à la cafétéria ? »

J'avais pas du tout envie d'une glace, mais je voyais qu'elle, elle avait bien besoin de m'en offrir une. Elle a fait semblant d'hésiter une seconde et on est allés s'asseoir sur les petites tables bleues, à côté de tous les vieux et les malades. Ça m'a toujours dégoûté, les hôpitaux. C'est plein de vieux et de malades, et de médecins qui se font du pognon dessus.

En déballant ma glace, j'ai demandé à maman :

« Tu me racontes la fin du film d'hier ? »

Elle a commencé à parler, mais sa bouche s'est mise à trembler et elle s'est pris le visage dans les mains pour pas qu'on la voie chialer. J'ai mordu un grand coup dans la glace pour pas faire comme elle et j'ai dit en forçant ma voix :

– Arrête de pleurer ou on va devenir comme eux.

Elle m'a regardé sans comprendre.

– Comme qui ?

– Bah, tous les gens ici. Ils passent leurs journées à avoir mal et à chialer. On n'est pas comme ça nous, on est des gens de l'extérieur. On rentre, et on repart avec Lucie en pleine forme dans la voiture. T'as envie de devenir comme eux, toi ?

Elle s'est essuyé les yeux et m'a dit :

– Marc... Tu es conscient que l'opération de ta petite sœur n'est pas à prendre à la légère ? Tu es conscient que...

Je l'ai interrompue pour l'empêcher de dire des mots qu'elle avait pas trop envie de sortir :

– Ouais, je sais. Mais elle, c'est différent. Elle est jeune, elle est gentille, et elle est belle. Merde, c'est la petite, quoi ! C'est pas possible qu'elle meure, ou alors Dieu se planterait sacrément dans son plan.

Elle a pas répondu et j'ai continué de faire semblant d'apprécier ma glace. J'avais envie de vomir, mais je pouvais pas m'empêcher de penser que si on faisait comme si tout allait bien, alors tout irait bien. J'ai dit à maman :

– Tu connais la blague de l'Américain, du Belge et du Français dans l'avion ?

– Marc, j'ai vraiment pas la tête à ça.

J'ai voulu lui répondre que moi j'avais bien besoin de ça, parce que sinon j'allais chialer comme un gosse de huit ans, et que Dieu comprendrait qu'il aurait le droit de tuer Lucie, et que je m'en voudrais pour le restant de mes jours, mais j'ai juste soupiré.

- Y'en a pour longtemps encore ?
- L'opération doit durer environ trois heures, mais on ne pourra pas voir ta sœur avant demain matin.
- Pourquoi on reste, alors ?
- Je veux voir le chirurgien et lui demander comment ça s'est passé.
- T'as le droit de faire ça ?
- Il n'y a rien qui l'interdit.

J'ai dit « Ah » et j'ai continué à manger ma glace en pensant à la petite. J'avais jamais aimé les cancéreux. Y sont tout pâles, avec des tuyaux qui leur sortent de partout, et on a toujours l'impression qu'ils vont crever dans l'heure qui vient. Mais là, c'était pas pareil, c'était la petite.

Au début, quand maman m'a annoncé le truc, j'ai cru que c'était une blague. Mais quand elle a commencé à tousser du sang, j'ai un peu flippé quand même. Ils l'ont guérie une première fois, y'a un an et demi. Ça a tenu huit mois, puis elle a rechuté pire qu'avant. Là, elle a eu droit à la totale : double opération, chimio, radio et j'en passe. On a re-cru qu'elle était guérie, mais trois mois plus tard, y'avait un gros machin blanc sur son foie au scanner. Cette fois-ci, les docteurs ont commencé à faire un peu la gueule, et maman a arrêté de travailler. Je lui ai dit que c'était con de s'arrêter de travailler maintenant, qu'elle allait avoir besoin de sous avec les traitements et tout. Elle m'a dit qu'on était assurés, que la Sécu était là pour ça, que papa nous avait laissé plein d'argent après son accident, et qu'il valait mieux qu'elle reste auprès de Lucie. J'ai dit « Ah » et je suis retourné sur la Nintendo. C'était le bon temps. J'avais pas peur à l'époque.

Après une heure d'attente pendant laquelle personne parlait ni rien, je me suis levé de la chaise de la cafétéria. Maman a dit :

« Tu vas où ? »

J'ai répondu « Ailleurs » et je suis parti. J'aurais bien pu lui raconter que j'allais dehors, mais alors elle aurait voulu m'accompagner, et on se serait retrouvés tous les deux pareils à se taire dehors, et moi j'en pouvais

plus de pas l'entendre parler. Le truc, c'est que je me suis vite retrouvé paumé dans l'hôpital et que j'osais pas trop parler aux infirmières qu'avaient l'air super occupées. J'en ai choisi une un peu moche en me disant qu'elle serait contente qu'un mec vienne l'aborder et j'ai dit en souriant :

« Excusez mon désarroi, mais j'ai malencontreusement perdu mon chemin. Pourriez-vous m'indiquer la plus proche sortie ? »

J'étais même pas sûr que c'était bien français, mais je me disais que c'était une infirmière et qu'elle devait pas le savoir mieux que moi. Et puis, j'avais envie de l'impressionner, je sais pas pourquoi. Elle m'a regardé comme si j'étais attardé, m'a dit de continuer tout droit, puis à gauche, de pas déranger les malades, puis elle est retournée s'occuper d'une petite vieille qu'avait des bandages partout. J'ai dit « Merci » et je l'ai regardée faire une piquûre à la vieille. Elle s'est arrêtée et elle m'a dit :

« Autre chose ? »

J'ai répondu « Non » et elle m'a dit qu'il fallait pas que je reste ici. J'ai dit « Ah » et je suis parti tout droit, puis à gauche. Là, je suis tombé sur une terrasse où il devait y avoir une demi-douzaine de cancéreux en train de cracher leurs poumons entre deux taffes d'une clope qu'ils se partageaient. Comme j'aimais pas l'odeur de la clope et encore moins les cancéreux – sauf la petite, mais ça compte pas, c'est pas sa faute –, j'ai continué de tracer tout droit. J'ai croisé une espèce d'asperge aux cheveux gominés en train d'engueuler une nettoyeuse. Le gars avait pas quarante ans, y'avait marqué « Professeur » sur sa blouse, et ça se voyait qu'il était pas qu'un peu fier de son diplôme. Je me suis dit que j'allais rester un peu à le regarder s'exciter histoire de le mettre mal à l'aise. Il a continué de gueuler cinq secondes puis il s'est tourné vers moi et m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose. J'ai répondu que non, qu'il pouvait continuer à gueuler, mais ça a dû lui couper l'envie puisqu'il a demandé où étaient mes parents. Pour le foutre mal, j'ai dit que mon père était mort. Il a dit « Ah ». J'ai dit « Ouais ». Puis il a dit :

– Et ta mère ?

J'ai hésité à raconter un bobard, mais avec Lucie qu'était en train de se faire opérer, je me suis dit que c'était peut-être pas trop le moment de faire chier Dieu avec ce genre de conneries.

J'ai dit :

– À la cafétéria

Y m'a dit que j'aille la voir, que je pouvais pas rester non accompagné à mon âge. Je lui ai dit que j'avais quinze ans et que y'avait rien qui m'interdisait de me balader seul. Y m'a dit que si. J'ai dit « Ah » et j'ai continué tout droit.

Après avoir marché genre un kilomètre dans un couloir plein d'odeurs de pisse et de dégueulis, j'ai enfin trouvé une vraie sortie. Il neigeait dehors, mais je m'en foutais. Je suis resté une bonne dizaine de minutes sur le parking, à essayer de deviner en regardant les voitures si les gens qui allaient à l'hôpital étaient plus pauvres que les autres. Je commençais à plus sentir mes pieds quand soudain y'avait la petite qu'était là devant moi. Toute souriante, en robe d'été et tout. Je lui ai dit :

« Comment ça se fait que tu sois là ? T'es pas censée te faire opérer en ce moment ? »

Elle s'est jetée dans mes bras et elle a dit que si, qu'elle avait peur. Je lui ai dit que moi aussi, mais que c'était con, parce que Dieu pouvait pas déceamment la laisser claquer. Elle m'a dit que Dieu lui avait bien filé le cancer. J'ai dit que ça, c'était pas grave puisqu'elle allait guérir. Elle m'a regardé avec des yeux pleins de larmes et tout, puis elle m'a serré de ses petits bras tout chauds. Je lui ai caressé les cheveux et je lui ai dit qu'elle devait pas rester là, qu'il fallait qu'elle se fasse opérer. Elle a dit « Ah » et elle a disparu. Je me suis retrouvé à caresser un tas de neige et je me suis dit que j'étais bien con. Comme il commençait à cailler sérieusement, j'ai pensé qu'il était peut-être temps de rentrer.

Dans le foutu couloir de la mort, entre deux vieux en train d'agoniser, je me suis demandé s'il fallait que je dise à maman que j'avais vu Lucie et qu'elle allait bien. Je me suis dit que non, puisque la dernière fois, avec papa, ça m'avait valu six mois chez le psy, et que de toute façon, elle allait le savoir dans deux heures qu'elle allait bien.

Quand je suis arrivé à la cafétéria, maman était en train de pleurer devant tous les malades qui la regardaient. Là, j'ai un peu disjoncté puisque j'ai failli taper un handicapé en lui gueulant que c'était pas un spectacle et que s'il avait envie de voir des gens pleurer pour se faire du bien, y'avait plein d'Africains qui faisaient ça très bien, qu'il avait qu'à regarder la Cinq. Maman s'est mise à crier. J'ai lâché le mec et je l'ai prise par la main pour l'emmenner dans le couloir de la mort. Elle a dit que j'étais fou, que je pouvais pas me comporter comme ça. J'ai dit que j'arrivais pas à mesurer l'ampleur de mon désarroi et je l'ai prise dans mes bras. À ce moment, elle a pleuré sur mon épaule et j'ai lutté dur pour pas faire pareil. Elle a dit qu'elle en pouvait plus et qu'elle avait tellement peur. Ça m'a fait craquer et je lui ai dit que y'avait pas de raison d'avoir peur, que j'avais vu la petite dehors et qu'elle allait bien. Elle s'est figée dans mes bras deux secondes et elle a repleuré plus fort. Là, j'ai pas tenu, j'ai chialé aussi, et je me suis dit que les hôpitaux, c'était vraiment des endroits dégueulasses. Le professeur asperge a choisi ce moment-là pour sortir de la chambre d'à côté en engueulant une infirmière. Y nous a vus tous les deux en train de chialer, a hésité à dire quelque chose, puis il a lancé sa main en arrière genre « Je peux pas m'occuper de toute la misère du monde » et il s'est cassé. J'ai dit « Quel connard ». Maman a fait « Quoi ? » et j'ai dit : « Rien ». Puis l'infirmière est sortie de la chambre en pleurant. J'ai redit plus fort « Quel connard ». Maman a dit « Qui ? » et l'infirmière a dit « Ouais ».

C'est vraiment dégueulasse les hôpitaux.

FIN DE L'EXTRAIT

Il reste 90% du livre à lire sur la version complète